



Lorsque j'ai pris connaissance de l'invitation qui m'était adressée, pour prendre part à l'initiative d'écrire un texte pour Carl à partir de l'une des œuvres des collections du Trinkhall, la joie d'être associée à ce projet s'est d'emblée accompagnée d'une légère inquiétude. Si j'avais en effet eu l'opportunité, au cours des dernières années et en fonction de mes occupations professionnelles, de suivre de plus ou moins près la genèse du projet du Trinkhall, sa concrétisation et les réflexions l'accompagnant, il s'agissait bien là d'un domaine (l'art, le musée, la médiation qui les accompagne) pour lequel je ne me reconnaissais aucune expertise ni même légitimité pour prendre la parole.

Néanmoins portée par l'envie d'écrire, j'ai décidé de profiter du temps libre qui accompagne une partie de l'été et de saisir ce prétexte pour reprendre une lecture des textes de Carl, dégagée du regard académique de thésarde avec lequel je les avais pour certains parcourus une première fois. J'y ai retrouvé l'engouement de leur découverte, bercée par le rythme des mots, séduite par la beauté des images, enthousiasmée par les propositions.

Progressivement a germé l'idée de délaisser le clavier de mon ordinateur pour cet exercice, et de privilégier mes feutres et cahiers lignés. Prendre des notes d'abord, mettre en exergue les liens entre les idées, dessiner les éléments du plan – puces et astérisques, flèches et accolades –, mettre en couleur et puis aussi raturer à l'heure de déplacer, d'ajouter, de supprimer. Répondre à ce « désir d'écriture », qu'évoque si justement Lucienne Strivay, lorsqu'elle écrit ce qui suit, inspiré de l'une des œuvres de Valerio Ciccone¹ :

« Des caractères que le rythme des blancs sépare
Les signes qui font des mots
[...]
Ça capture l'œil des autres
Ça ouvre des chemins. »

1. Lucienne STRIVAY, *Perdre avec*, Liège, 2020, p. 48-49.

Des chemins qui s'ouvrent au fil de l'écriture : une expérience de plus en plus régulièrement vécue lorsque je « prends la plume » et que, alors que je commence un texte, je ne sais pas précisément où celui-ci va me mener, comment il va se dérouler, sur quoi il va se conclure.

Des chemins qui m'apparaissent aussi lorsque je regarde la toile de Roland Goossens – pourtant et néanmoins assez heureusement choisie en amont de ces réflexions. S'y déplie sous mes yeux une carte faite d'un enchevêtrement de lignes, faisant la part belle aux croisements et mettant en exergue le nom de lieux que j'imagine électifs pour l'artiste. Au milieu de l'image, mais un peu décalée, comme en surimpression tout en étant partie prenante de la carte par les traits dilués qui l'y relient et y tracent de nouveaux axes, une figure féminine ouvre de grands yeux entourés de longs cils. On ne sait ce que le regard fixe mais il n'en perd pas une miette, même si la bouche, silencieusement fermée, sans que les lèvres ne soient serrées, n'en dit rien. C'est une présence concentrée, attentive, inscrite dans le paysage.

Des chemins et entrecroisements qui sont également ceux, ou du moins est-ce ainsi que je me les figure, parcourant le Vottem de Gaspard Marnette – cet ouvrier armurier du XIX^e siècle qui a tenu chronique du quotidien du village entre 1857 et 1903 –, un espace traversé horizontalement par les haies et troué verticalement par les puits (les puits qui nous ont légué, à travers le journal de Gaspard, l'image des « femmes-parachutes », sauvées de la noyade par leurs jupons)². Un siècle plus tard, c'est à travers l'écriture de Gaspard et la lecture de ses notes que Carl parcourt à son tour le paysage vottemois, ou plutôt qu'il fait l'expérience du « lieu comme l'événement d'être là »³, du « feuilleté » du paysage qui relie différents temps, « [descendant] tout le cours de l'Histoire et [tombant] enfin dans l'instant du regard »⁴.

De même que le Vottem qu'écrivent et parcourent Gaspard et à sa suite Carl ; de même que la Flandre et Bruxelles dont Roland Goossens dessine un plan dont il imagine les tracés, je vis à Herstal en un espace où je me sens « chez moi ». J'apprécie d'y retrouver la silhouette des vestiges industriels dont la présence est disséminée plus largement dans le bassin liégeois, d'y déceler les traces visuelles et sonores qui y ont laissé et laissent encore les vagues migratoires d'hier et d'aujourd'hui (enseignes de magasins, noms de entités associatives, consonance des prénoms et patronymes de mes élèves, accents dont je joue parfois à tenter d'identifier la provenance). Au quotidien, il s'agit également d'en connaître les recoins et de choisir parfois d'y emprunter les chemins de traverse. Herstal est le *lieu* où je me tiens, qui n'existe pas en dehors de la relation que j'entretiens avec lui, « quelque chose vers quoi nous faisons mouvement et qui, en même temps, de manière exactement symétrique, fait mouvement vers nous »⁵.

Herstal, lieu ou paysage peu importe la désignation, mais qui partage ce statut avec cet autre « chez moi » retrouvé épisodiquement, au moment des vacances d'été depuis mon enfance : celui où sont nés mes parents et grands-parents, plus au Sud. Autres points de repères et parcours estivaux, autres sonorités, odeurs, saveurs retrouvées, mais histoires croisées entre ici et là-bas dont j'ai eu aussi l'opportunité d'emprunter le chemin par l'écriture, en initiant ce voyage sous l'œil attentif et attentionné de Carl.

« *Caminante, no hay camino*
Se hace camino al andar »

Antonio MACHADO, XXIX, *Proverbios y cantares*

2. Carl HAVELANGE, *Gaspard. Une écriture ouvrière au XIX^e siècle*, Dijon, Les presses du réel, 2018.

3. Alexandre CHRISTIAENS et Carl HAVELANGE, *Estonia*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles 2016, p. 77.

4. Carl HAVELANGE, *Démesures du paysage*, Crisnée, Yellow Now, 2012, p. 125.

5. Alexandre CHRISTIAENS et Carl HAVELANGE, *Estonia*, op. cit., p. 77.